

ALFRED PELLAN, PRIX BORDUAS

L'occasion d'un règlement de comptes

Il est assez ironique d'attribuer à Alfred Pellan le prix portant le nom de celui qui fut son adversaire légendaire, Paul-Émile Borduas. Non qu'il ne le méritât pas. Il aurait d'ailleurs dû être le premier à recevoir le prix du Québec dans la catégorie des arts plastiques pour la qualité et l'originalité de son oeuvre et pour le rôle d'initiateur et de libérateur qu'il a joué au Québec, mais enfin, l'histoire étant ce qu'elle est, les jurys qui se sont succédé ont toujours craint d'insulter Pellan en voulant l'honorer au nom de Borduas.



JOCELYNE LEPAGE

Mais Alfred Pellan a accepté le prix cette année en se disant, ironiquement, que s'il ne pouvait l'interpréter comme un honneur, (il a le sien, d'honneur) cela représentait pour lui une sorte de compensation pour tout ce que les automatistes lui ont fait subir. À 79 ans, et même s'il souffre d'une maladie qui prend, dit-il, une signification particulière pour les artistes, «l'art-thrite», Pellan reste une force de la nature, ne mâche toujours pas ses mots, tient en forme son esprit anarchique et bagarreur et profite de l'occasion qui lui est donnée aujourd'hui de régler ses comptes avec l'histoire.

Parti pour la gloire

Mais réglons d'abord nos

comptes avec sa petite histoire à lui. Admis à l'âge de 15 ans à l'École des beaux-arts de Québec, Pellan fut vite considéré par ses maîtres comme une sorte de petit génie, raflant d'ailleurs à la fin de ses cours tous les premiers prix, aussi bien en dessin qu'en peinture ou en sculpture. Cela lui permit de recevoir la première bourse du gouvernement du Québec pour étudier à Paris où il s'installe en 1926. Il a alors 20 ans. Il y restera une quinzaine d'années profitant au maximum du climat d'effervescence et de créativité qui existe à l'époque, faisant son petit bonhomme de chemin jusqu'à exposer aux côtés de ceux qui marqueront l'histoire de la peinture française, Braque, Ernst, Picasso, Léger, Kandinsky, Léger, Arp, Giacometti, et de faire avec eux le tour des grandes villes d'Europe et des États-Unis.

C'est la guerre, qui le ramène à Montréal, en 1940. Pellan sait ce qui l'attend: la grande noirceur. Déjà, quelques années auparavant, sur les conseils de son père pourvoyeur, il avait tenté d'obtenir un poste à l'École des beaux-arts de Québec. Mais Pellan était «perdu, avait dit Clarence Gagnon, il fait de l'art moderne». On le juge indigne d'enseigner à Québec.

L'arrivée de Pellan à Montréal apporte un bain de fraîcheur, chambarde les idées reçues, ouvre de nouvelles perspectives aux jeunes artistes. En 1943, Pellan est nommé professeur à l'École des beaux-arts de Montréal. Son style libre et désembrigadé d'enseignement lui vaut un affrontement avec le directeur

du temps, M. Maillard. C'est une lutte qui commence contre l'académisme poussiéreux, lutte à laquelle participent étudiants et journalistes aux côtés de Pellan. La victoire est remportée par Pellan qui conservera son poste d'enseignant jusqu'en 1952. Profitant d'une bourse, Pellan et sa femme Madeleine retournent à Paris, un séjour qui se terminera en 1955 par une prestigieuse rétrospective du peintre québécois au Musée national d'art moderne de Paris.

Mais Paris n'est plus ce qu'il était, raconte Pellan, il n'y a plus cette effervescence créatrice, on y parle surtout d'argent et de marché. Les Pellan reviennent à Montréal et s'installent par la suite à Auteuil où ils sont toujours. L'ancien professeur n'a plus le droit cependant de reprendre son poste à l'École des beaux-arts.

La version Pellan

Mais pourquoi Alfred Pellan en veut-il tant à Borduas et aux automatistes? Pellan et Borduas se trouvaient en France à la même époque, à la fin des années vingt, raconte-t-il. Borduas, dans les ateliers d'art religieux, Pellan, au centre de Paris, découvrait l'art moderne. Borduas est passé complètement à côté de l'art contemporain, rentrant au Québec pour retourner dans les églises, dit Pellan. «C'est moi, quand je suis rentré au Québec en 1940, qui lui fait lire *Le manifeste du surréalisme* et qui l'ai ouvert à l'art moderne». La querelle entre Pellan et Borduas remonterait à l'époque où Pellan fut nommé à l'École des beaux-

arts de Montréal, poste que briguaient également Borduas.

Puis il y eut *Prisme d'yeux*, ce manifeste écrit en 1948 par De Tonnancour et endossé par Pellan et une quinzaine d'artistes, mouvement de mouvements divers ouvert à la diversification des tendances. Pellan n'aimait pas l'esprit de chapelle qui se créait autour de Borduas, il n'aimait pas le sens unique et obligatoire que les automatistes voulaient donner à l'art et il n'aimait plus Borduas «ce sectaire dévoré du complexe de chef qui se prend pour un prophète» a-t-il déjà dit quelque part. Pellan a horreur des chefs, ne veut pas en être un et ne tient pas à avoir des disciples. Mais la chapelle borduaïse se forme, *Refus global* paru quelques mois après *Prisme d'yeux* fait du bruit, les automatistes prennent du pouvoir, Borduas devient un mythe et Pellan est plus ou moins mis à l'écart. On le prive de son poste d'enseignant et graduellement, le silence se fait autour de lui. Borduas avait gagné.

Ce qui n'a jamais empêché Pellan de produire, de vendre et de dormir ni d'être «toujours heureux comme un oiseau». Un regret cependant: que le prix Borduas soit impossible!

Sources: Guy Robert, *Pellan, sa vie et son oeuvre*, Centre de psychologie et de pédagogie, Montréal, 1963. Germain Lefebvre, Catalogue accompagnant la rétrospective Pellan au Musée du Québec, au Musée des beaux-arts de Montréal et à la Galerie nationale, 1972. Et Alfred Pellan, au téléphone.